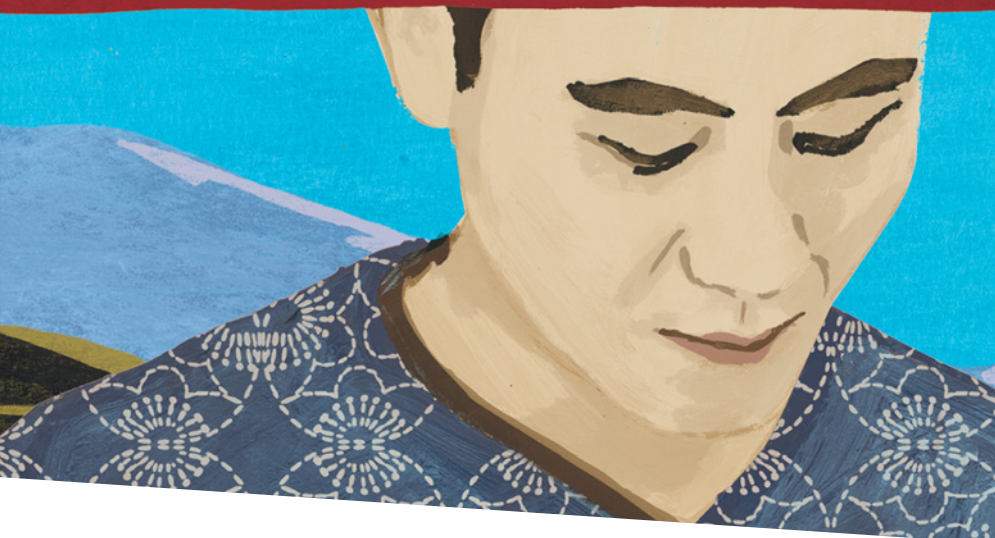




CHAPPY

TRADUCTION JEAN ANDERSON ET MARIE-LAURE VUAILLE-BARCAN

Patricia Grace



AU VENT DES ILES
EDITIONS-PACIFIQUE



Née à Wellington en 1937, Patricia Grace étudie à l'université Victoria puis enseigne à l'école primaire. Tandis qu'elle mène de front sa carrière professionnelle et l'éducation de ses sept enfants, elle s'identifie à la culture de ses ancêtres paternels, étant affiliée aux *iwi* (tribus) Ngati Toa, Ngati Raukawa et Te Ati Awa et (par le mariage) Ngati Porou. Se consacrant à l'écriture depuis 1984, elle se distingue par son engagement, par sa recherche d'authentiques voix maories, et par son rôle de pionnière dans le monde de la littérature contemporaine en Nouvelle-Zélande et en Océanie. Récompensée en 2008 par le Neustadt International Prize for Literature (équivalent américain du Prix Nobel de Littérature), elle est décorée de l'Ordre du Mérite néo-zélandais depuis 2007. Ses œuvres ont remporté de multiples prix.

Auteure de livres pour enfants, de nouvelles, de romans et d'une biographie, elle est une des figures les plus appréciées de la scène littéraire néo-zélandaise.

ROMAN

CHAPPY

TRADUCTION JEAN ANDERSON ET MARIE-LAURE VUAILLE-BARCAN

Patricia Grace

« C'est quelle sorte de nom, Daniel, me demandais-je, mécontent. Un nom de nulle part, qu'on prononce différemment selon le pays où on se trouve ».

Ainsi commence la quête de ce « garçon boudeur » qui a grandi en Europe mais se sent sans attache et qui part à la recherche de ses origines à l'autre bout du monde, dans un petit village de Nouvelle-Zélande. Là-bas, il enregistre par bribes toute une épopée familiale, des années 1920 jusqu'à aujourd'hui, et découvre ses liens avec des ancêtres non seulement néo-zélandais, mais aussi hawaïens et japonais. Les affres de la guerre dans le Pacifique et le déracinement des peuples autochtones forcés de quitter les terres traditionnelles pour s'installer dans des villes anonymes ont marqué à jamais ces familles. Il reste néanmoins un lieu d'appartenance pour chacun, le *marae*, centre stable de la vie communautaire et point d'ancrage à partir duquel les jeunes peuvent préparer leur avenir et explorer le monde. Car, comme l'explique la grand-mère Oriwia à son petit-fils, quels que soient les écueils, « il faut aller de l'avant ».


AU VENT DES ÎLES
EDITIONS-PACIFIQUE

19 €
ISBN 978-2-36734-189-7

9 782367 341897

Chappy

Copyright Patricia Grace, 2015.

First published by Penguin Random House New Zealand, 2015.

Édition française : © Au vent des îles 2018.

Illustration de couverture : © Keely O'Shannessy

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Le photocopillage tue le livre.

Patricia Grace

Chappy

Roman

*Traduction de l'anglais (Nouvelle-Zélande)
par Jean Anderson et Marie-Laure Vuaille-Barcan*

Pour Kerehi Waiariki Grace

Whakapiri ki te tini me te mano, e kore te aroha mōu e mimiti.

Bien que tu sois parti, notre amour pour toi ne diminue pas.

Note des traductrices

Chappy, le septième roman de Patricia Grace, relate avec une certaine nostalgie l'histoire d'une famille maorie sur une période allant des années 1920 jusqu'à aujourd'hui. Un jeune homme, Daniel, ce «garçon boudeur» qui a grandi en Europe, est envoyé chez sa grand-mère Oriwia en Nouvelle-Zélande. En dix-huit mois, il apprendra non seulement la langue maorie, mais aussi l'histoire familiale telle que la racontent sa grand-mère et le vieux Tiakiwhenua («gardien de la terre»), surnommé Aki.

En plus des histoires individuelles d'Aki, marin et grand voyageur qui épouse une Hawaïenne, et d'Oriwia, qui ne quitte jamais les terres familiales mais devient la femme d'un Japonais déserteur de l'armée, le mystérieux Grand-Père Chappy, le livre évoque la vie traditionnelle des peuples autochtones du Pacifique et leur grande migration vers les villes avant et après la Seconde Guerre mondiale.

Épopée familiale donc, mais aussi document socio-historique, la traduction de ce livre pose la question du transfert de spécificités locales d'une langue, d'une culture, à une autre, et ce à plusieurs niveaux. Comme l'indique Daniel, la trame narrative n'est pas toujours facile à suivre : «Je crois que j'ai appris avec ma grand-mère et mon oncle à emprunter des chemins de traverse avant d'arriver au but.» Tout comme ce jeune Européen qui cherche son identité en rassemblant les morceaux d'un puzzle, le lecteur est invité

à construire lui-même un récit cohérent à partir des contributions des deux narrateurs (Aki et Oriwia), qui ne suivent pas nécessairement l'ordre chronologique. Il faut également patienter parfois pour bien comprendre tel ou tel personnage, qui apparaît dans les souvenirs de l'un ou l'autre sans que soient précisés de façon immédiate ses rapports avec les autres personnages.

Du point de vue de la narration, ce tissage de récits de périodes différentes rend la traduction complexe. Une fois le passé simple écarté au profit du passé composé pour rendre compte de l'oralité des témoignages, le français, à la différence de l'anglais plus souple, réclame le plus-que-parfait pour marquer l'antériorité, sans pour autant tolérer des chapitres entiers écrits dans ce seul temps. La traduction demandera donc de la part du lecteur un travail de détective pour bien saisir les rapports chronologiques des différents épisodes entre eux. Il faut patienter pour tout savoir, pour que le flou se dissipe.

Le texte de Patricia Grace est flou également en ce qui concerne la ponctuation. Contrairement à ses romans précédents, elle utilise fréquemment des tirets. Comme il s'agit dans le cas d'Aki de récits oraux enregistrés en langue maorie, traduits et parfois commentés par Oriwia pour Daniel, qui va en faire un livre (celui que nous lisons ?), l'histoire a déjà plusieurs sources, des ajouts et des suppléments, qui lui donnent un rythme particulier. Les textes oraux n'ayant d'ailleurs pas de ponctuation, les tirets marquent en plus de petites pauses avant que la ou les voix ne reprennent. Nous avons tenu à reproduire cette note orale en gardant, dans la mesure du possible, les tirets à la place des points, virgules et autres signes conventionnels.

Nous avons également mis des majuscules là où les liens de famille font pour ainsi dire partie du nom : même si ce n'est pas l'usage en français, cela permet d'insister davantage

sur les rapports familiaux entre les personnages et de souligner l'importance d'être « entouré », pour utiliser l'expression d'Aki. Pour ce qui est du genre des mots empruntés au maori, nous avons suivi la pratique établie dans la traduction des livres précédents : ils ne sont pas tous automatiquement masculins. Certains termes anglais, maoris ou hawaïens, en italiques dans le texte, figurent dans un glossaire à la fin du livre ; mais il faut noter que Grace utilise aussi des italiques pour indiquer, par exemple, qu'il s'agit des paroles d'un mort (selon la tradition maorie, les morts accompagnent les vivants et sont donc capables d'intervenir).

Certains termes empreints de nostalgie ont aussi nécessité l'usage d'italiques et une définition dans le glossaire : la boulangerie des Allemands et le salon de thé d'Oriwia vendent des gâteaux, souvent des spécialités locales des années 1950 et 1960. Si ces noms peuvent sembler exotiques à de jeunes lecteurs néo-zélandais qui n'ont pas connu cette période, ils ne leur sont pas pour autant totalement inconnus. Pour les lecteurs français, par contre, ils peuvent prêter à confusion. Comme il est beaucoup question de « fruit cake » (voir *cake*), par exemple, nous avons cru utile de donner une explication dans le glossaire pour distinguer ce gâteau du « cake » déjà familier aux Français.

Malgré ces différences, nous sommes persuadées que cette histoire saura franchir les frontières culturelles autant que linguistiques, puisqu'elle repose sur notre capacité à apprécier, comme les personnages du livre, notre commune humanité. En fin de compte, ne sommes-nous pas tous de la « poussière d'étoiles » ?

Jean Anderson et Marie-Laure Vuaille-Barcan

Prologue

Je suis venu dans ce pays d'abord par besoin d'assembler les pièces de moi-même, espérant y trouver des attaches. À vingt et un ans, j'avais déjà vécu dans plusieurs pays avant de retourner, accompagné de mon père, de ma mère et de ma sœur, en Suisse, où j'étais né. Mais je ne voyais pas non plus la Suisse comme ma patrie. Ce n'était pas non plus la patrie de mon père, ni de ma mère. C'était le lieu de travail de notre père, et c'est encore le cas — pour le moment. C'est là que se trouvent quelques-unes des meilleures pistes de ski. C'est le siège principal de plusieurs organismes internationaux pour lesquels ma mère travaille en tant que traductrice. Les langues, c'est sa spécialité.

Daniel, c'est quoi ce prénom ?, me demandais-je, mécontent. Un nom de nulle part, qu'on prononce différemment selon le pays où on se trouve.

Et d'ailleurs, la Suisse, c'est quoi comme pays ?, me demandais-je encore. Tellement neutre. Tellement toqué... Tellement lourd de banques et de l'argent du monde, c'est étonnant que le sol ne s'effondre pas sous ce poids.

Des pierres.

Les montagnes sont bien là, des pierres alignées par la nature et fabuleuses à voir, mais on en a vite assez, assez de faire du ski aussi, sauf si on est vraiment accro comme

mon père ou doué comme ma sœur. Nous avons déménagé trop souvent pour que je sois un futur champion des J.O. d'hiver, et trop souvent pour que j'aie pu me faire des amis à vie.

Qu'y avait-il à voir à Rome, Madrid, Tübingen, Athènes, Turin ? Que des pierres, anciennes et poussiéreuses, empilées les unes sur les autres, cimentées, enduites de plâtre, sculptées en corniches dans la construction de châteaux, de cathédrales, granges, ponts, fortifications, musées, universités — ou bien alignées pour faire des routes. C'était mon avis à l'époque où j'étudiais la littérature allemande dans une des vieilles universités d'Allemagne.

Je suis une pierre, pensais-je. Je suis argile. Ou bien je ne suis qu'une poussière qui vole partout, dérivant sans but.

Notre mère n'avait été à nous seuls qu'autrefois, quand nous étions petits et qu'elle nous bordait dans notre lit, embrassait nos genoux écorchés, nous faisait la lecture, parfumait la cuisine de l'arôme de gâteaux au four, nous asseyait sur le plan de travail à ses côtés pour nous faire découper et décorer les petits gâteaux de Noël. Elle nous emmitouflait et jouait avec nous, dehors dans la neige. Et tout ce temps-là, sa voix tintait autour de nous comme de la glace qui se craquelle : « Oh, j'ai toujours rêvé de faire ça. » Ses joues rosies. Ses yeux brillants. « Faire des boules de neige, des promenades en traîneau. Nous avons un traîneau, un cheval pour le tirer, mais pas de neige. On faisait de la luge avec des frondes de palmier *nīkau*, on se mettait le derrière dessus, on tirait la fronde entre nos jambes, et puis zou, on descendait sur l'herbe sèche de la colline. » Lorsqu'elle se balançait vers l'avant, vers l'arrière, en s'exclamant « zou » et « youpi », j'essayais d'imaginer tout ça.

Mais avoir notre mère pour nous, cela ne pouvait pas continuer dans les belles maisons où nous habitions. Je ne savais pas à l'époque qu'elles étaient belles, mais j'avais vite compris qu'il y avait trop de pièces pour que ma mère puisse s'en occuper, trop de mets raffinés à préparer pour trop de grandes soirées pour trop de gens forts en dents. Il y avait trop de robes, trop de beaux vêtements à prendre en considération. Des costumes à envoyer au pressing jour après jour. Des chaussures. Des coiffures. Notre mère était déjà belle, elle n'avait pas besoin de rendez-vous, de robes, de bijoux brillants pour l'être.

Il était devenu nécessaire que d'autres personnes, et non plus notre mère, s'occupent de toutes ces pièces, cuisinent toute la journée, nous aident à nous habiller et nous emmènent patiner, nous couchent le soir, soignent nos douleurs et nos maladies, nous regardent monter à bicyclette, nous conduisent là où il fallait.

Même si j'aimais bien nos excursions à la montagne, ce n'était pas pour autant que j'aimais faire du ski. Je n'étais pas doué pour ça. Mais j'aimais bien que notre mère reste avec nous sur les pistes, à apprendre en même temps que Janny et moi à tomber, rire et se relever. Notre père aussi passait une journée avec nous avant de partir à la recherche de hauteurs qui convenaient mieux à son talent. Dieu des pistes. Il avait fait du ski sur toutes les montagnes skiables du monde.

Plus tard, cela l'incommodait d'être accompagné de Maman, Janny et moi, et puis nous étions déjà, à l'âge de onze et douze ans, cloîtrés dans des pensionnats de misère, francophones, pour perfectionner nos compétences linguistiques.

Même si elle a joué le jeu pendant plusieurs années, mener la grande vie ne convenait pas à Maman. La grande vie, ce n'était pas une vie, avait-elle décidé. Elle

avait besoin de travailler, de mordre à pleines dents dans quelque chose. L'année où nous sommes partis en pensionnat, elle a commencé ses propres études de langues. Elle en maîtrisait déjà trois — c'est ce que je croyais alors, je ne savais rien de la quatrième, qui était en fait sa première — et elle était décidée à devenir interprète et traductrice professionnelle, embauchée par d'importants organismes internationaux. Ce serait la mission de sa vie.

Pourquoi la littérature allemande ? À vrai dire, ce n'était pas mon choix. C'était l'idée de mes parents, parce qu'ils savaient que j'aimais lire et que rien jusque-là ne m'avait assez motivé pour choisir un cursus moi-même. Il est vrai que je m'étais toujours senti attiré par la lecture : des ouvrages légers en printemps et en été, des ouvrages plus profonds au cœur de l'hiver quand on doit se cacher de tant d'obscurité et de neige. Mais c'était lire des livres qui me faisait plaisir — des livres anglais, allemands, français ou danois — et non pas les étudier. Les écrivains et leur subconscient ne m'intéressaient pas, malgré tout l'intérêt que pouvaient avoir leurs récits ou la façon dont ils les racontaient.

Et pourquoi la vieille université ? Mes parents l'avaient choisie précisément parce qu'elle était vieille, prestigieuse, avec un enseignement ciblé et discipliné. Il me fallait de la discipline.

De pierre, cette université et sa ville. J'étais de pierre, un cœur de pierre. Et seul.

Une nuit, tard, à la sortie de la ville, j'ai précipité ma voiture contre une muraille de pierre. Une pluie de fragments s'est abattue sur moi. Des bouts de métal ont volé et sont retombés. Je me suis éloigné à pied de toute cette pluie, sans une blessure, et sans regret.

Les poursuites judiciaires m'avaient semblé un nouveau départ, mais cela n'a abouti à rien. Sauf que j'en ai

tiré suffisamment de courage pour dire à ma mère que je laissais tout tomber — les pierres, les études.

– Mais tu ne peux pas, a-t-elle dit. Faut pas gaspiller ta vie.

Je me tenais là, comme fait de pierre.

– Change de filière, a-t-elle proposé, trouve quelque chose qui te plaise. Tu dois faire quelque chose de ta vie. Ton problème, c'est que tu as eu la vie trop facile. Tu ne sais pas ce que ça veut dire, être obligé de travailler. Avoir du travail, c'est ce qui importe dans la vie.

Mon père, au téléphone, m'a dit de me calmer et d'être raisonnable. Mais ce financier, impliqué dans des négociations avec tel ou tel pays et préoccupé par toutes ses affaires, ne me donnait pas l'impression de s'intéresser à ce que je faisais. Si je ne me trompe pas, il était en Espagne à ce moment-là.

– Toi, tu vas chez ta grand-mère, m'a dit ma mère à l'issue de l'enquête.

J'ai cru au départ qu'elle parlait de Bedstemoder, notre grand-mère paternelle qui habitait la ville de Copenhague, où Janny et moi avions souvent passé les vacances scolaires lorsque ni notre père ni notre mère ne pouvait rester à la maison avec nous.

Encore une ville de pierres. Je n'étais pas opposé à l'idée de passer une semaine ou deux avec Bedstemoder Konnie, une femme amusante et généreuse, et qui avait une merveilleuse bibliothèque.

Mais ma mère parlait en fait de Grand-Mère Oriwia, sa propre mère, à l'autre bout du monde. Nous lui avons rendu visite une fois, quand nous étions petits. Il y avait eu également un grand-père mystérieux, mais qui n'y était pas à ce moment-là. De lui, ma sœur et moi savions la nationalité, le nom qu'on lui donnait, mais c'était tout.

Il y avait des tantes, des oncles et des cousins.

Nous avons grimpé dans les arbres, nagé dans l'océan et dérapé dans la boue de l'estuaire.

Grand-Mère Oriwia nous envoyait des cartes à Noël.

Des attaches.

– Passe six mois là-bas et trouve des repères, m'a dit ma mère. Tu verras bien vite comment vivent les autres.

– C'était qui, le grand-père ? ai-je demandé à ma mère pendant que je faisais mes valises.

– Tu chercheras là-bas, a-t-elle répondu.

Elle faisait sa valise aussi, encore une fois sur le départ.

– Ça t'occupera un peu. Et n'oublie pas que tu devras faire ta part. Tu devras travailler. Tout ce qu'ils feront, tu le feras aussi. Tu découvriras ce que c'est que la vie. Tu devras apprendre comment faire leurs lits. Tu ne pourras pas juste tirer les draps, et il n'y aura personne pour passer derrière toi.

Mais elle ne semblait pas fâchée ; elle paraissait m'avoir pardonné et se réjouir à l'idée que j'allais faire ce voyage — qu'elle avait fait, elle, deux fois déjà sans nous.

– J'aimerais bien venir avec toi, a-t-elle soupiré.

Réfléchissant à ce qu'elle venait de me dire à propos de mon grand-père, j'ai commencé à m'intéresser à ce que je voyais maintenant comme un projet pour l'avenir — une occasion d'assembler les pièces de *moi-même*.

Pourtant le récit qui suit n'est pas le mien. Même si j'ai pu en tirer une histoire personnelle, cela n'a pas forcément d'intérêt pour ceux qui la liront, à l'exception peut-être de ma sœur. Il y a ici quelque chose de bien plus intéressant que l'histoire d'un fils à papa avec son propre compte en banque mais qui avait dû essayer de mettre fin à ses jours pour attirer l'attention sur ses... Ses quoi ? Ses souffrances ?

Oublions ça.

J'exagère d'ailleurs. Je ne voulais pas me tuer, je voulais juste qu'il se passe quelque chose. Je n'ai jamais voulu mourir, seulement vivre.

Au moment où j'ai commencé les entretiens avec Grand-Mère Oriwia et un oncle doublement adoptif qu'on appelait Aki, je n'avais pas l'intention de les rassembler pour en faire un livre. J'avais en tête de coucher par écrit des histoires de famille à partager éventuellement avec ma mère et ma sœur. Je me disais qu'interroger ma grand-mère au sujet de l'homme qu'on appelait Chappy, ce serait un bon point de départ.

– Ton grand-père ? m'a dit ma grand-mère. Si tu veux tout savoir sur ton grand-père, il y a beaucoup de choses que je peux te dire. Et beaucoup que je ne peux pas. Mon mari a toujours été un mystère pour moi.

Nous étions assis dans le jardin en face de la maison, construite en bois avec un toit bas en tôle rouge, deux fenêtres de part et d'autre de la porte d'entrée, des murs couleur crème jaunâtre et des bordures vertes — le tout un peu défraîchi.

Les couleurs vives des maisons m'avaient frappé dès mon atterrissage dans ce pays. J'aime bien cette idée que les propriétaires peuvent faire construire leur maison dans le style qui leur plaît et la peindre de n'importe quelle couleur. Ça, c'est la liberté. Le premier jour, c'était la maison, plutôt que le jardin, qui avait attiré mon attention.

– De toute façon, le mieux, pour commencer, ce serait d'aller parler à Aki, ton oncle doublement adoptif, m'a dit ma grand-mère. S'il n'avait pas été là...

Grand-Mère, armée d'un gâteau au chocolat, m'a emmené chez cet oncle, qui vivait en pleine forêt à huit kilomètres de là, en suivant une route de gravier. Il y avait une vieille maison en bois. Elle était sans électricité ni eau

courante. L'oncle avait un grand réservoir pour recueillir l'eau de pluie, qui passait ensuite par un tuyau qui alimentait la cuisine, et un deuxième qui fournissait l'eau de la buanderie dans une vieille remise derrière la maison. Pour faire la cuisine, l'oncle se servait d'un poêle à bois, ou parfois d'un feu qu'il allumait dans la cour.

Aki, grand et maigre, avait soixante et onze ans. Il n'avait pas toujours été osseux, m'a dit ma grand-mère, mais elle a fait remarquer aussi qu'il avait toujours été têtu, «dur de la tête», c'était son expression. À notre arrivée, il a fait du thé et a coupé le gâteau en grosses parts.

Il était content que je lui demande de parler de mon grand-père, qu'il appelait son frère. Nous avons convenu que je repasserais le voir plus tard dans la semaine, et il a accepté que j'apporte un magnétophone.

Ma grand-mère n'a pas arrêté de le critiquer sur le chemin du retour.

– Quelle sottise, a-t-elle dit. Il n'est pas obligé de vivre comme ça, loin dans sa campagne et tout seul, à réparer son toit, à couper du bois, à faire du pain et à cultiver du maïs pour nourrir son cochon. Dans la vie, il faut aller de l'avant. Ce n'est pas comme s'il n'avait pas voyagé.

J'avais des préparatifs à faire avant de commencer mes entretiens. Il me fallait une voiture et un magnétophone. Oriwia m'a conseillé d'acheter une salopette, une veste Swannndri et des bottes en caoutchouc.

– Pas la peine de porter de beaux vêtements là-bas, a-t-elle dit.

Ce qui s'est avéré un excellent conseil. J'ai passé plus de temps dehors à donner un coup de main qu'à faire des enregistrements.

Grand-Mère et moi sommes descendus à Wellington par le train. J'ai vite trouvé une voiture qui me plaisait et

nous avons acheté tout ce qu'il me fallait. Si Grand-Mère avait insisté pour m'accompagner, c'était parce qu'elle savait que je n'avais jamais conduit à gauche. Et puis je n'avais pas de permis de conduire néo-zélandais non plus. Pour elle ça ne poserait pas problème dans le village où elle habitait, mais ne pas en avoir en ville, c'était courir des risques. Je l'ai crue sur parole. Elle avait laissé son salon de thé aux soins d'une amie agricultrice, Dulcie.

Le jour convenu, je suis arrivé à la maison de l'oncle, j'ai installé le magnétophone et me suis assis à la table face à l'Oncle Aki, équipé aussi de mon cahier et d'un stylo. J'avais une liste de questions, que je ne suis pas parvenu à poser puisque j'avais à peine appuyé sur le bouton «enregistrer» qu'Aki s'est lancé, avant même que j'aie pu parler.

Il a sorti quatre phrases en anglais — des phrases bien intrigantes, d'ailleurs — avant de passer à une langue que je ne pensais pas avoir entendue jusque-là. J'en ai reconnu deux mots par la suite. Il les combinait. C'étaient «lune» et «tête».

– Des sottises, a dit ma grand-mère lorsque je lui ai raconté ce qui s'était passé, et après lui avoir fait écouter une partie de l'enregistrement. C'est à croire qu'il ne sait pas parler anglais.

Elle a fait s'entrechoquer ses moules à gâteau, en y donnant un coup de torchon.

– Lui et sa langue, qu'est-ce qu'il cherche à prouver ? Elle a jeté les moules sur l'égouttoir au-dessus du four. Bon, laisse-moi faire, je te transcrirai ça. Ce soir. En bon anglais.

Elle a insisté sur cette dernière phrase. Avant qu'elle ne fasse cette proposition, je ne m'étais pas rendu compte que ma grand-mère connaissait aussi cette autre langue.

– Comme si je n'avais pas d'autres chats à fouetter, a-t-elle marmonné. La prochaine fois, s'il y a une prochaine fois, dis-lui de parler en anglais.

J'ai tenu ma langue. Il y aurait bien une prochaine fois, j'avais déjà arrangé ça, mais de quel droit pourrais-je dire, moi, un gamin de vingt et un ans, à un homme aussi impressionnant et qui ne me connaissait pas, de ne pas parler sa propre langue ?

Dans ce qui suit, les premières lignes ont été dites en anglais. Le reste a été traduit par ma grand-mère du maori vers l'anglais. Grand-Mère avait dû, il me semble, y travailler toute la nuit, car tout m'attendait le lendemain matin, des pages et des pages écrites soigneusement à la main.

Chapitre 1

AKI

Chaque nuit que je m'promène sur le pont de mon rafiot,
C'est un fantôm' que j'vois.
Non, non, je m'reprends, là,
Chaque nuit que je m'promène sur le pont de mon rafiot,
C'est un fantôm' qui m'voit.

Au début, j'ai cru que c'était Tête-de-lune qui apparaissait dans la lumière, pour me rappeler qu'il m'accompagnait dans nos voyages pour voir le monde. « Le petit sot », me suis-je dit. Je ne l'avais pas oublié. C'est à lui que je parle aux heures de solitude, normalement. Aussi longtemps que je serai en vie, il le sera aussi.

Mais ce n'était pas Tête-de-lune.

Cette première fois, je n'ai eu qu'un aperçu de ce fantôme qui me voyait, quand un rayon de lumière — l'éclair d'une lampe peut-être, ou un rayon s'échappant par une porte ouverte et vite refermée, ou un effet du roulis — a glissé un éclat de lune du côté sombre où je marchais.

Enfin bref, un iris, entier et éclairé dans le coin externe d'un œil, et un segment de pommette haute et lumineuse, voilà ce que j'ai vu. Mais j'ai continué à marcher, hâtant le pas sur le pont sombre après la ronde de nuit, après plusieurs heures à produire de la vapeur, nous-mêmes

vaporeux et enivrés par l'acier glissant contre l'acier, par les tuyaux chauds, par la graisse et le pétrole enfermés dans une caverne sans air qui trépidait et tanguait.

Le sang a besoin d'air, et lorsqu'on sort au frais, ces premières bouffées goulues et salées produisent le même effet qu'engloutir des whiskies en série, l'air est si grisant et enivrant que son poids risque de vous faire perdre pied.

Ce n'était pas Tête-de-lune dont le regard avait accroché le mien. L'œil que j'avais vu me voir était un œil qui suppliait, pas celui d'un fantôme, mais celui d'un homme.

Mais que voulait-il ?

L'œil me demandait-il de ne pas voir ? D'oublier ce que j'avais vu ? Ou de lui venir en aide ?

J'ai passé mon chemin.

Nous étions à trois jours de ma base, le port de chez nous à Wellington, en Nouvelle-Zélande, où j'avais hâte de passer du temps avec ma famille et mes amis. En marchant sous ce regard, je me rappelais qu'après notre départ de San Francisco on nous avait rapporté qu'un passager clandestin avait été tiré du puits aux chaînes et forcé de laver le sol des cuisines et de frotter les planchers — ce qu'il faisait lentement à cause de ses côtes brisées ou d'une autre blessure. Je ne l'avais pas vu moi-même et, d'après ce qu'on en avait dit par la suite, il avait disparu. Le bateau avait été fouillé et l'ordre donné qu'il fallait le signaler s'il était vu. Vingt-quatre heures plus tard, la rumeur courait que l'homme était tombé par-dessus bord quand la mer s'était démontée.

Or, ai-je pensé, cet œil devait me dire de continuer ma promenade, de garder le secret — ce que j'étais tout à fait disposé à faire. Le propriétaire de l'œil devait savoir, comme moi, que certains commandants de bateau géraient le problème des clandestins en les jetant par-

dessus bord avant d'accoster. Ainsi les capitaines s'épargnaient-ils toutes les démarches administratives et toute la paperasserie que nécessitait l'arrivée du clandestin sur la terre ferme. Je l'avais déjà vu une fois au cours de mes périples et je me demandais toujours si ce pauvre type avait pu atteindre le rivage ou si le froid avait eu raison de lui ce matin-là. Les eaux du port étaient couvertes de moutons d'écume et le soleil s'était à peine levé.

J'avais entendu parler de clandestins jetés aux requins ou aux alligators, ou agonisant dans une cale fumigée. On m'avait raconté que d'autres étaient devenus fous en buvant de l'eau salée et avaient fini enchaînés, des fers aux pieds. J'avais vu des hommes arrêtés et emmenés dès l'arrimage. Je l'avais même vu une fois à Wellington. Il était difficile de deviner ce qui lui arriverait, à ce pauvre type, s'il était découvert. Je ne savais pas quel genre de cœur abritait la poitrine de l'actuel capitaine, de cet homme roux et barbu, alors il valait mieux garder le secret. Un secret peut d'ailleurs donner de quoi méditer quand on travaille, faire venir plus vite le moment de la toilette, d'une clope, des petits verres et d'une bonne bouffe. J'ai retracé mes pas et senti de nouveau sur moi cet œil — dont le propriétaire craignait ma réaction —, cet œil qui me regardait.

Même si je pensais toujours à cet homme-pas-fantôme en revenant à mon dortoir — où les copains ronflaient déjà, marmonnaient et grinçaient des dents —, rien n'a pu empêcher mes paupières de se fermer d'un coup et de rester closes pendant tout le reste de la nuit.

Je préférais les heures de travail aux heures désœuvrées, j'aimais bien me dépenser physiquement pour produire de la vapeur et la magie de faire avancer sur les vastes océans un bateau de dix mille tonnes. Mais vers la toute fin de ce voyage, cet œil implorant a commencé à me déconcentrer pendant mon quart. Le possesseur de

l'œil, me disais-je, avait besoin d'eau. Ça faisait plus d'une semaine qu'il n'avait pas plu.

Le possesseur de l'œil devait avoir faim aussi. Un homme digne de ce nom ne peut pas en laisser un autre sans nourriture ni eau.

En quittant mon poste, et parce que je me devais de prouver que je me tenais debout, marchais sur mes deux pieds et respirais de l'air, j'ai emballé de la viande et des pommes de terre dans du papier, puis rempli ma tasse d'eau et placé le tout aussi près que possible de l'endroit où habitait l'œil. Je me suis vite réfugié dans un réduit non loin de là et j'ai attendu. Une bonne demi-heure plus tard, une créature lente et difforme est sortie en rampant de l'ombre, s'est saisie des deux objets et s'est retirée avec peine. Un vent à vous couper le souffle s'était élevé, et une belle houle jouait des tours à mes pieds, alors même que je l'avais marin, le pied, depuis belle lurette.

C'est à quinze ans que j'étais allé en mer pour la première fois, par accident et, fort heureusement, ignorant quelles aventures j'aurais, quels gens je rencontrerais, quels lieux inconnus j'allais visiter. Cherchant un travail temporaire de débardeur, j'étais venu avec deux oncles au port de Wellington. Avoir du travail, c'est ce qui importe dans la vie.

Nous nous étions mis en route la veille, mes oncles et moi, par une sombre matinée. Pas un *penny* dans nos poches, mais nous avions des anguilles en conserve pour le conducteur du train, une couverture et une serviette chacun, du pain et un demi-paquet de thé dans une boîte à biscuits. Dans une gamelle, une ligne de pêche. Notre cadeau d'anguilles nous a permis de monter dans le fourgon sans billets, et peu de temps après l'aube — passant entre de hautes collines que nous regardions s'éloigner derrière le fourgon, chacun à notre tour devant la petite

fenêtre —, nous avons vu la mer grise lâcher les déferlantes devant nous, et les bateaux et les bâtiments du port de Wellington. Descendus du train, nous sommes allés nous présenter sur le quai.

Nous nous sommes trouvés au milieu d'une foule d'hommes, des « mouettes », comme on les appelait, tous espérant être sélectionnés pour une journée de travail.

— On peut essayer, dit Oncle Tad, mais ça se présente mal pour l'homme natif.

On ne faisait pas la queue à cette époque-là. Non, on tentait sa chance. Même si le regard des sélectionneurs ne s'est pas arrêté sur nous ce premier matin, nous y sommes restés toute la journée dans l'espoir d'un appel, voulant nous rendre utiles d'une manière ou d'une autre pour gagner une ou deux pièces.

Tard dans l'après-midi d'une journée sans résultat, nous nous sommes dirigés vers une plage sablonneuse au-delà des quais, débarcadères et hangars, direction Oriental Parade.

Nous nous sommes installés derrière un affleurement rocheux, hors de vue, où nous avons ramassé des *kaipūpū* — quelques-uns pour les cuire dans la gamelle, d'autres pour servir d'appâts. Nous avons pêché une poignée de petites carpes que nous avons nettoyées et fait cuire sur un feu allumé après la tombée de la nuit. Nous avons dormi là, à même le sable.

Au bout de trois jours d'attente, aucun regard ne s'étant arrêté sur aucun de nous, les oncles ont décidé que nous serions mieux à la maison à attraper des poissons d'une taille respectable et à cultiver des choux. Rentrer à pied à Porirua nous prendrait plusieurs heures.

Nous sortions par le portail principal lorsqu'un taxi est arrivé et un capitaine de vaisseau nous a regardés

par la vitre. Enfin, je l'ai pris pour un capitaine. Tous ces hommes éblouissants en uniforme étaient des capitaines pour moi à cette époque où je n'y connaissais rien.

– Messieurs, j'aurais besoin d'un coup de main, ou de quatre, ou de six, a-t-il dit. Suivez-moi.

Nous avons donc suivi le taxi et sommes rentrés à nouveau par le portail pour aller jusqu'au quai où on chargeait un bateau. Aidés par le chauffeur, nous avons tiré du taxi un rouleau de tissu, une petite table sculptée, des bouteilles d'alcool et une valise. Pendant nos trois jours à marcher le long des quais et des débarcadères en quête de quelques *shillings*, de tout ce que j'avais vu, c'est ce vaisseau, qui portait le même nom que mon village natal, qui avait le plus attiré mon attention.

La livraison terminée, le « capitaine » nous a passé trois *florins*, somme que nous avons trouvée plus que satisfaisante. Il nous a raccompagnés sur le quai, au cas où nous nous cacherions ou volerions quelque chose.

– Attendez là, a-t-il dit, voyons voir.

Nous avons attendu une heure ou plus. L'homme qui, je l'ai su par la suite, n'était pas capitaine, n'est pas revenu. À sa place est arrivé un autre grand homme en uniforme, qui semblait soupirer en lui-même en nous inspectant. À mon oncle il a annoncé : « On peut prendre le jeune », avant de débiter toute une série de renseignements que mon oreille non habituée n'est pas arrivée à saisir.

Mon oncle m'a parlé dans notre propre langue. « Ils sont à court de marins pour cause de maladie et de désistement », m'a-t-il expliqué. Ils avaient besoin d'un nouveau matelot et pouvaient me donner du travail à bord. Aucun paiement pendant trois mois, mais je serais nourri et formé. Départ dans une heure. Si je faisais mes preuves, si je me montrais fiable, ils m'embaucheraient. Oncle Tad a ajouté quelques pensées :

– Et s'ils ne payaient jamais, s'ils ne faisaient que t'abandonner ici après tout ton travail ? Quand il dit que quelques membres de l'équipage sont tombés malades, est-ce qu'il veut dire qu'ils sont morts et qu'on les a jetés par-dessus bord ? Et que vont me dire tes parents si je te laisse partir ?

– *Vas-y, vas-y, vas-y*, insistait Tête-de-lune, m'encourageant alors que je n'avais nul besoin d'être encouragé.

– Laissez-moi partir, ai-je répondu.

Oncle Tad a hésité, avant de m'offrir les pièces de deux shillings, toutes les trois alignées dans la paume de sa main tendue. J'en ai pris une et c'est ainsi qu'a commencé ma vie de matelot puisque, en fait, il n'y avait pas d'autre choix. Lorsque j'avais quitté ma famille un mois plus tôt, pour aller vivre chez mes oncles plus près de la ville, ma mère m'avait dit de rentrer s'il n'y avait ni emploi ni argent.

Je n'étais pas prêt à rentrer.

Même si nous avions des dettes auprès des commerçants, ce n'était pas pour l'argent qu'elle considérait que je devais partir. La terre subvenait à nos besoins. Ma mère m'encourageait à partir parce qu'il fallait faire quelque chose contre le chagrin.

Mon premier emploi consistait à aller chercher les repas dans la coquerie et à faire le ménage du carré des officiers. Plus tard, en tant qu'apprenti soutier, j'ai appris à pelleter du charbon, à l'enfourner au besoin et à le distribuer çà et là pour que le navire reste équilibré. Plus tard encore, je suis devenu chauffeur mécanicien, la poitrine nue, la boucle de la ceinture dans le dos afin d'éviter que le métal ne se chauffe au point de me transpercer jusqu'à la colonne. Mais le *SS Otaki* était un des derniers navires à vapeur alimentés au charbon. Le travail que j'allais faire par la suite, dans les salles des machines d'autres beaux bateaux, serait en comparaison bien facile.

Chapitre 2

AKI

Comme j'avais grandi pour atteindre la hauteur et la largeur d'une porte, je suis facile à reconnaître par l'œil d'un fantôme, ou n'importe quel œil, quand on m'a vu une fois. Cet œil me hantait. Cet œil de quelqu'un qui n'était pas un fantôme. Mais que faire de plus pour cette créature malade et rampante, assez morte en fait pour être un fantôme ?

Je suis monté sur le pont, là où je savais que l'œil m'observait. De nouveau, j'ai laissé une tasse et un paquet, et j'ai attendu.

Rien.

Pas une ombre.

Pas de mouvement hormis celui du bateau, qui labourait les eaux majestueuses du merveilleux Pacifique et me rapprochait toujours plus des côtes de chez nous.

J'ai attendu plus d'une heure, craignant que la pauvre chose soit tombée par-dessus bord ou dans l'autre monde, mais alors que je pensais partir, un petit mouvement en biais a attiré mon attention. C'était un souffle, une trace, une évanescence, un écho silencieux.

Sortant d'un recoin sombre, cette brindille a trébuché, une de mes tasses accrochée à un doigt fin et pâle. Elle est tombée dans un rai de lumière qui balayait le pont

par intermittence au gré d'un éclat de lune oscillante. Tombée dans un cliquetis. Oui, un cliquetis, car ce n'était qu'un sac d'os qui s'entrechoquaient.

– *T'es pas un fantôm'*, ai-je dit, en m'avancant et en me baissant vers le sac.

Comme je voyais qu'il n'était pas un homme natif comme moi, j'ai pensé que je devais essayer de lui parler en anglais. Même si j'avais déjà vu plusieurs fois des hommes comme lui dans des ports et des villes, et entendu leur langue chantante, j'ai pensé que si je lui parlais en anglais il me comprendrait. Ha ha.

– *Pas un fantôm'. Jus' un p'tit gars du Chapon.*

Je l'ai tiré dans un recoin — il était glacé — puis j'ai arpenté le pont un moment pour être sûr qu'il n'y avait personne, avant de retourner au dortoir chercher des vêtements chauds et une couverture. Mon copain Mo était assis sur sa couchette, le pied sur du papier journal, en train de se découper un oignon avec une lame de rasoir. Mo avait sa propre langue, indienne, mais nous apprenions à nous comprendre en anglais. Mo nous avait rejoints à San Francisco. Je ne sais pas comment il s'était retrouvé là, car il n'avait à ma connaissance ni logement ni famille dans cette ville. Mais ce que je savais, c'est qu'il avait besoin de ma protection. Nous défendions notre coin à nous.

Il y avait d'autres marins, surtout des Anglais qui parlaient beaucoup, jouaient aux cartes, qui dormaient ou restaient bruyamment entre eux.

– *Un p'tit gars*, ai-je dit, en tournant la tête pour indiquer la direction. *Du Chapon.*

Je pensais que je devais une explication à Mo, qui m'avait vu plus tôt sortir avec la tourte enveloppée de papier et la tasse d'eau. Mo a remué la tête. Il a ricané et a continué à s'occuper de son oignon.